

nous pouvons seulement lui faire garder cette allure pendant un demi-mille, il sera forcé de faire tête.

A mesure qu'ils approchaient de la colline, le terrain devenait détestable. Outre les racines, les quartiers de rocs, les buissons d'épines qui le couvraient, le sol était sillonné de crevasses recouvertes d'herbe, que le cheval franchissait à cause même de la rapidité de sa course, mais qui, au pas, lui auraient rompu les jambes.

On gagnait du terrain. Walton voyait déjà le regard surnois du sanglier qui mesurait la distance et calculait s'il se retournerait ou s'il essaierait encore d'atteindre la colline.

Il enfonça ses éperons et enleva son cheval des deux mains pour le jeter en avant ; mais son cœur battait, car, malgré l'exaltation du moment, il sentait le courageux animal trembler de fatigue sous lui.

—Courage, mon brave *Abdallah*, un effort de plus et la lance est à nous !

Le noble animal répondit encore une fois à l'ardeur de son maître ; mais ce fut comme le dernier bond d'un daim blessé. Ses membres tremblants se dérobèrent sous lui ; cheval et cavalier roulèrent à terre.

Au même instant, le sanglier commençait à gravir la colline.

James, dont le cheval n'avancait plus, vit que tout allait être perdu et jeta sa lance en avant ; mais elle ne rencontra que le roc. Il se précipita à bas de son cheval en frappant du pied de colère.

—Eh bien, c'est la fin, je pense ! car le diable lui-même reculerait devant une pareille ascension, demanda James, tandis que Walton examinait soigneusement les pieds de son cheval.

—C'est un nouveau terrain pour les chevaux, mais il faut essayer. La bête est épuisée ; si nous pouvons seulement la suivre à distance, nous en aurons bon marché une fois dans la plaine ; ne la perdons pas de vue et partons.

Les chevaux eurent vite repris leurs forces, et les chasseurs commencèrent à monter, à travers des pierres et des quartiers de roc à rompre les membres d'un chamois. Ils eurent enfin la satisfaction de voir le sanglier se lancer dans la plaine.

Walton laissa un instant souffler son cheval, tandis qu'il cherchait l'endroit le moins impraticable pour la descente. Alors, se soutenant de la bride et des jambes, il se lança au galop. C'était de la démesure qu'une pareille entreprise avec une monture épuisée. Ainsi pensait le capitaine, qui, ayant tourné la colline, faisait son apparition à l'extrémité de la plaine :

—Sur ma vie, c'est horrible, répétait-il en joignant les mains. Ce Walton est le diable incarné ; il rendra l'autre aussi fou que lui, s'ils ne se cassent pas le cou auparavant tous les deux.

Malgré cette prédiction, les deux cavaliers atteignirent la plaine sains et saufs, à moins de cent mètres du sanglier. Le capitaine, oubliant toute prudence, finit par rejoindre la chasse.

Le sanglier arriva près d'un large ruisseau à bords escarpés.

Cet incident donna tout à coup au capitaine un violent désir d'enlever la lance d'honneur à Walton. Il brandit son arme et joua de l'éperon ; mais, à son profond étonnement, le sanglier sauta dans l'eau sans hésiter. Les deux chasseurs l'imitèrent aussitôt.

—Arrêtez, arrêtez, démons incarnés ! cria-t-il, s'efforçant vainement d'arrêter son cheval, excité à son tour par l'exemple de ses camarades ; arrêtez, fous que vous êtes : voulez-vous donc vous noyer, et moi, avec vous ?... Arrêtez, je ne sais pas nager... je vais me noyer... je....

La voix du capitaine fut étouffée par un plongeon complet dans le ruisseau ; il revint à la surface trop suffoqué pour exprimer sa colère.

Walton, l'entendant tousser et se démenier derrière lui, se retourna avec l'intention de venir à son secours ; mais il le vit cramponné au coup du cheval qui nageait de toutes ses forces. Il lui cria de s'accrocher à la crinière sans rien craindre.

Le sanglier atteignit la rive opposée avant que les chasseurs fussent au milieu du ruisseau. Il jeta un regard malicieux sur ses poursuivants et se mit à trotter tranquillement ; puis, comme s'il eût réfléchi qu'il se fatiguerait inutilement dans cette immense plaine, il hérissa son poil et se retourna résolument.

Walton, qui sortait de l'eau, trempé comme un dieu marin, vit la mine belliqueuse de l'ennemi et poussa un cri de triomphe en chargeant l'animal au galop.

Le sanglier répondit par un sourd grognement et se jeta au-devant de lui. La lance de Walton transperça la poitrine au-dessous de l'épaule ; malgré cette blessure, le sanglier brisa la lance, et se jetant sous le ventre du cheval, lui fit une entaille horrible dont les entrailles sortirent.

James s'élança pour achever le monstre ; mais le sanglier eut encore la force de se lever de terre et de culbuter le malheureux cheval, en coupant une de ses jambes aussi nettement qu'avec un rasoir.

Tandis qu'il méditait quelque nouvelle attaque, le capitaine lui plongea sa lance dans le cœur en criant de toutes ses forces :

—Hourra pour la seconde lance !

Le sanglier essaya de mordre le bois de la lance ; mais le sang et l'écume sortirent de sa gueule. Alors, poussant un cri aigu, il retomba lourdement et expira.

Le capitaine célébra son triomphe par un cri joyeux ; mais le pauvre Walton n'eut pas le courage d'y répondre. La victoire lui coûtait trop cher.

Assis sur l'herbe, la tête de son cheval mourant reposant sur ses genoux, il regardait les membres tremblants du pauvre coursier avec la sollicitude d'une mère qui veille son enfant malade. Le bel animal avait été son fidèle compagnon à la guerre comme à la chasse ; il avait partagé la tente et le pain de son maître, lui montrant tout l'attachement d'un chien. Une larme coula sur la joue brunie du soldat, au moment où le cheval, le regardant fixement de son grand œil expressif, étendit ses membres déjà roidis et rendit le dernier soupir.

—Il est mort noblement, s'écria Walton en se levant et en essayant, sans chercher à la cacher, la larme qui coulait sur sa joue ; mais je n'oublierai jamais le jour qui m'a coûté la vie de mon brave *Abdallah*.—(*Magasin pittoresque.*)

Le simple soldat.

Discours prononcé à Langres par M. le prince de Joinville à l'occasion de l'inauguration d'un monument funèbre élevé à la mémoire des gardes mobiles.

Messieurs.

Jadis, après une guerre, on élevait des statues aux grands généraux. Aujourd'hui, nous confondons dans notre reconnaissance tous ceux qui, sans distinction, donnent leur vie pour la patrie, c'est justice !

N'est-ce pas à l'armée tout entière, à ses vertus guerrières, que sont dus les succès de nos époques de gloire ; et n'est-ce pas son esprit de sacrifice qui hier encore honorerait nos revers à Wissembourg, à Frœschwiller, à Metz, à Paris, et sur tous ces champs de bataille où soldats et marins mouraient en héros ? N'est-ce pas elle enfin qui, scrupuleusement éloignée de tout esprit de parti, nous a maintes fois déjà sauvés de l'anarchie ? Cette